

peuvent même pas mourir ». Il n'en attend pas, lui, la réalisation dans l'histoire, il en redoute, au contraire, l'avènement, sans pour autant verser dans la « réaction », car il attaque le « progrès », non pas au nom de l'ordre, mais du caprice, du droit au caprice. Après avoir rejeté le paradis à venir, va-t-il *sauver* l'autre, l'ancien, l'immémorial ? Il en fera le sujet d'un songe qu'il prêtera successivement à Stavroguine, à Versilov et à « l'homme ridicule ».

« Il y a au musée de Dresde un tableau de Claude Lorrain qui figure au catalogue sous le titre d'*Acis et Galatée*... C'est ce tableau que je vis en rêve, non comme un tableau pourtant, mais comme une réalité. C'était de même que dans le tableau un coin de l'Archipel grec, et j'étais, semble-t-il, revenu plus de trois mille ans en arrière. Des flots bleus et caressants, des îles et des rochers, des rivages florissants ; au loin, un panorama enchanteur, l'appel du soleil couchant... C'était ici le berceau de l'humanité... Les hommes se réveillaient et s'endormaient heureux et innocents ; les bois retentissaient de leurs joyeuses chansons, le surplus de leurs forces abondantes s'épanchaient dans l'amour, dans la joie naïve. Et je le sentais tout en discernant l'avenir immense qui les attendait et dont ils ne se doutaient même pas, et mon cœur frémissait à ces pensées. » (*Les Démons*, La Pléiade.)

Versilov, à son tour, fera le même rêve que Stavroguine, avec cette différence toutefois que ce soleil couchant lui apparaîtra soudain, non plus comme celui du début, mais comme celui de la fin de « l'humanité européenne ». Dans *L'Adolescent*, on le voit,

ce tableau s'assombrit quelque peu ; il s'assombrit tout à fait dans « Le songe d'un homme ridicule ». L'âge d'or et ses clichés y sont présentés avec plus de minutie et de fougue que dans les deux rêves précédents : une vision de Claude Lorrain commentée par un Hésiode sarmate. Nous sommes sur la terre « avant qu'elle fût souillée par le péché originel ». Les hommes y vivaient « dans une sorte d'amoureuse ferveur, universelle et réciproque », avaient des enfants, mais sans connaître les horreurs de la volupté et de l'enfance, erraient à travers des bois en chantant des hymnes, et, plongés dans une extase perpétuelle, ignoraient la jalousie, la colère, les maladies, etc. Tout cela reste encore conventionnel. Heureusement pour nous, leur bonheur, qui semblait éternel, devait à l'épreuve se révéler précaire : « l'homme ridicule » arriva chez eux, et les pervertit tous. Avec l'apparition du mal, les clichés disparaissent, le tableau s'anime. — « Telle une maladie infectieuse, un atome de peste susceptible de contaminer tout un empire, ainsi je contaminai par ma présence une terre de délices jusqu'à moi innocente. Ils apprirent à mentir et se complurent dans le mensonge et apprirent la beauté du mensonge. Peut-être tout cela commença-t-il fort innocemment, par simple badinage, par coquetterie, comme une sorte de jeu plaisant, et peut-être effectivement au moyen de quelque atome, mais cet atome de mensonge s'insinua dans leur cœur et leur parut aimable. Peu après naquit la volupté ; la volupté engendra la jalousie, la jalousie la cruauté... Ah ! je ne sais, je ne m'en souviens plus, mais bientôt, très vite, le sang jaillit en première éclaboussure : ils